

5 pe
Miche

II
m
D

5 pe
Miche

Libre  Expression

Introduction

Parler aux enfants, je le fais chaque jour. Cela m'anime et me motive. Cela fait partie de mon travail et de mon plaisir.

Porter la parole des enfants, c'est un privilège, car c'est la réalisation d'un des droits de tout enfant, celui d'être écouté et respecté.

Écrire pour les enfants, pour échanger des paroles, cela ne m'était pas encore passé par la tête, jusqu'à ce que l'on me le demande candidement un soir entre Noël et le jour de l'An, en 2013.

Nous étions en attente du repas ce soir-là. Les enfants, comme d'habitude, jouaient et couraient dans les espaces communs et dans les escaliers, d'autres dessinaient et nous faisaient fabriquer des avions de papier.

Des fillettes chuchotaient dans un coin de la pièce. L'une d'elles, Vicky, âgée de onze ans, feuilletait mon livre *À hauteur d'enfant* le plus sérieusement du monde. Elle discutait avec sa jeune sœur de huit ans, Stacy, qui semblait l'approuver.

Un peu hésitantes, elles sont venues vers moi : elles avaient à me parler en privé. Ce qu'elles avaient à me dire m'a étonné, mais leur



témoignage, auquel je ne m'attendais aucunement, m'a fait grandement plaisir.

« Gilles, m'a dit l'aînée, tu écris des livres sur les enfants pour les adultes, mais pourquoi n'écris-tu pas un livre pour les enfants ? Nous aussi, on aimerait te lire et savoir ce que tu penses de nous, comprendre pourquoi tu travailles avec les enfants, ce qui te touche à leur contact, quels messages tu veux leur transmettre. Ton livre pourrait être traduit dans plusieurs langues pour tous les enfants du monde ! » a-t-elle conclu.

Plus tard, elle a affirmé à tous qu'elle souhaitait devenir pédiatre comme moi lorsqu'elle sera grande.

Voici donc, à la suite de cette demande touchante et irrésistible, un premier essai qui s'adresse seulement à vous, les enfants du monde, et qui, j'ose l'espérer, saura vous plaire.

Peut-être que ce livre vous permettra d'expliquer mieux que moi aux adultes ce que je fais pour vous, et pourquoi je le ferai toujours tant que j'en serai capable. Peut-être aussi pourriez-vous leur dire à quel point votre parole est importante quand on sait l'écouter attentivement.

Ce serait un grand privilège pour moi que mes paroles écrites servent à tout cela et à bien d'autres choses.



D'abord, qui suis-je ?

Je suis un médecin pour les enfants, qu'on appelle « pédiatre », et j'ai toujours voulu faire ce métier d'aussi loin que je me rappelle, tout simplement parce que j'aimais les enfants et que je voulais les aider.

À l'adolescence, j'ai fait un peu de bénévolat auprès des personnes âgées dans des foyers. J'ai fait du gardiennage d'enfants dans la famille quand j'étais jeune, vers neuf ou dix ans. J'ai organisé des collectes de dons et de jouets pour les enfants aux fêtes quand j'étais au collège. Mon grand rêve dès lors a été de devenir médecin pour les enfants, rien d'autre.

Je suis aussi ce que j'appelle un « pédiatre social ». Celui qui s'occupe surtout des enfants qui ont besoin d'aide d'une façon spéciale, ceux qui ont besoin d'être écoutés, ceux qui souffrent, qui sont blessés par les adultes, ceux qui ont des peines et des colères ancrées au fond de leur cœur.

Mais je suis aussi bien sûr un vrai médecin, capable de soigner les maladies qui font mal à la gorge ou aux oreilles et les bobos de

toutes sortes. Les enfants me trouvent un peu vieux parce que j'ai les cheveux gris ou blancs, selon les uns ou les autres. C'est bien parce que, en plus d'être médecin, je peux aussi être un papa pour jouer, un grand-papa pour consoler ou un grand ami pour guider, tout à la fois.

Ça fait plusieurs années que j'exerce ce métier et j'ai maintenant beaucoup d'enfants, des centaines et des milliers, qui me connaissent et me reconnaissent. J'en ai aussi beaucoup qui ont des enfants à leur tour et qui sont heureux. Parfois, ils viennent me présenter leurs propres enfants et ils sont fiers, et moi je suis fier d'eux, qui peuvent faire de si beaux enfants.

J'en ai d'autres qui n'ont pas été chanceux, qui ont vécu des épreuves et qui sont malheureux, et cela me fait de la peine parce qu'ils sont eux aussi mes enfants et que je les aime. Ils viennent de temps en temps me visiter, et j'essaie encore de les encourager et de les guider du mieux que je peux, mais cela me rend un peu triste.

J'ai aussi quatre grands enfants et cinq petits-enfants qui font ma joie, ainsi qu'une femme, la femme de ma vie, monoureuse, Hélène, qui me comble de bonheur. Claudie, une enfant de ma clinique, vient de se rendre compte que j'ai une femme. Elle trouve cela drôle et n'en revient pas. Lorsqu'elle me voit avec elle, elle raconte à toutes ses amies que le Dr Julien est amoureux, et elles rient ensemble.

Je suis chanceux.

J'aime faire de la sculpture sur pierre dans mes rares temps libres, surtout dans la nature. Étrangement, cela me permet de me recentrer et de partager mes émotions avec la pierre. Mes colères, mes tristesses et mes joies passent souvent sur des roches de toutes les couleurs et de diverses provenances.

Il ne faut pas que les enfants sentent trop mes émotions, car cela pourrait les déranger. Je suis là pour les aider et non pour me faire



plaindre ou consoler. Les grandes émotions des enfants, elles, sont dirigées vers moi et c'est bien ainsi. Je suis formé pour les capter, pour les déchiffrer et trouver des façons de les soulager et de les canaliser.

Ce n'est pas à la portée de tout le monde d'interroger les enfants ou de comprendre leurs souffrances. Il faut de l'entraînement, de l'intuition et de la sagacité. Il faut avoir un esprit suffisamment aiguisé pour saisir la subtilité des paroles d'enfants (passage adapté de *La Formule de Dieu*, J.R. dos Santos, Pocket, p. 392).

Mon travail n'est pas toujours facile parce que je côtoie beaucoup de souffrance et d'inégalités chez les enfants et dans les familles. Je capte et j'analyse ce que je découvre, mais je ne suis pas une éponge qui ne fait qu'absorber les problèmes. Ceux-ci m'atteignent et m'influencent certainement, et j'alterne moi aussi entre peine et colère devant tant d'injustices.

Pour évacuer mes émotions et pour les équilibrer, surtout, je sculpte et je produis des formes bizarres dans la roche, et cela me fait du bien. Il y a souvent dans mes sculptures des personnages d'enfants flous et d'adultes perdus. Chose étrange, je me rends compte que j'aborde les pierres comme j'apprivoise les enfants, avec une grande attention et une écoute de ce qu'elles me transmettent. Elles sont de toutes formes et de toutes variétés et, oui, elles peuvent aussi « parler ». Comme pour les enfants, il suffit de les regarder globalement, dans leur ensemble.

Il faut les apprivoiser, elles aussi, sinon elles ne livreront pas leur contenu profond et je ne pourrai pas les approcher comme je le veux. Je ne connaîtrai pas leurs secrets et je serai incapable de les façonner. Si je regarde bien leur forme et leurs sillons, si j'essaie de comprendre leurs impressions et leur énergie, si j'écoute leurs sons, elles finissent par me révéler la voie à prendre pour découvrir leur

message et guider mes actions. Je peux alors mieux les sculpter pour leur donner leur éclat et leur signification.

Je traduis ainsi beaucoup d'émotions sous forme de traces et de sillons dans la pierre. De cette façon artistique, je rends compte au monde des souffrances que les enfants ne devraient pas porter tout seuls.

Il en est de même pour vous, les enfants, qui, grâce à cette même approche faite d'appropriation, de compréhension et de partage, me guidez et m'autorisez à mieux vous aider, à vous permettre de réussir et à présenter aux adultes qui vous entourent vos besoins multiples.

Avant, j'utilisais le sport pour me détendre à la fin de la journée. Je partais courir, faire de la bicyclette ou du patin. Je respirais mieux, j'oubliais mes émotions fortes de la journée et je pouvais me détendre avant de rentrer chez moi. Le problème, c'est qu'il n'y avait pas de processus créatif associé à l'exercice et il me manquait donc quelque chose de substantiel. C'était bien, mais incomplet. Avec la sculpture, il y a tout, l'effort – ce n'est pas facile physiquement –, le transfert d'émotions et la création.

J'en suis comblé et consolé...

Vous, c'est souvent le dessin qui vous sert de médium pour vos émotions. Quand vous dessinez, vous faites passer vos émotions, vous les transformez et vous créez. Je vous offre toujours de dessiner à la clinique parce que je sais que c'est plus facile et agréable pour vous. Cela me donne l'occasion de mieux vous comprendre.

Je suis donc un médecin, un pédiatre, un pédiatre social et un sculpteur par passion, totalement dévoué à la cause des enfants de ce monde.



D'où je viens

je suis né dans une petite ville appelée Grand-Mère, sise sur le bord de la rivière Saint-Maurice. Cette « grand-mère » aurait vraiment existé, selon une légende amérindienne. Il s'agit d'une amoureuse qui attendait son prince charmant et, comme il ne revenait pas, elle en est morte de chagrin après plusieurs années.

Cependant, elle avait fait le vœu de l'attendre pendant toute l'éternité, et à sa mort, elle fut transformée en un rocher qu'on pouvait voir au milieu des chutes de la rivière Saint-Maurice. On peut encore l'admirer en plein centre de la ville puisque, depuis l'érection d'un barrage, elle a été déplacée dans ce nouvel endroit.

Quand j'étais petit, on s'amusait à grimper sur son visage et à rire de la longueur de son nez. Lorsque je la revois aujourd'hui, elle me rappelle de beaux souvenirs et de belles inspirations.

J'ai eu une enfance simple, mais heureuse, avec des valeurs familiales et sociales fortes. J'ai eu la chance de ne pas vivre de traumatismes graves, tant physiques qu'émotionnels. J'ai eu le privilège de pouvoir me développer pleinement. C'est une chance parce que,

quand je vois tant d'enfants accumuler les stress toxiques de la vie année après année, les violences, les rejets et les échecs, j'en suis scandalisé et je ne cherche qu'à les aider afin de partager ma chance.

Mes parents étaient des ouvriers de la chaussure et nous étions seulement deux enfants : ma sœur, Lise, et moi. C'étaient de gros travailleurs, qui s'assuraient qu'on ne manquait de rien même si on n'était pas riches.

Mon père était très malade et il devait être hospitalisé fréquemment, ce qui causait pas mal d'anxiété dans la famille. Ma mère devait travailler doublement pour nous soutenir. Je la trouvais souvent fatiguée, et elle ne riait pas beaucoup. Malgré toutes ces difficultés, nous avons été des enfants choyés et aimés.

Le plus beau souvenir que je garde de mon père est le jour où, alors qu'il allait bien, il m'a emmené à la pêche dans le territoire de Matawin, sur la rivière Saint-Maurice. C'est à cette occasion que j'ai attrapé mon premier poisson, un gros doré tout fringant que j'ai eu du mal à sortir de l'eau. Mon père était fier de son fils, et cela je ne l'oublierai jamais.

Dans ses bons moments, mon père était d'une nature rieuse et sensible, extrêmement sensible. Il pouvait rire et aussi pleurer devant nous. Il était touchant et serviable. Je crois qu'il nous aimait plus que tout au monde. Par contre, sa maladie le faisait souvent beaucoup souffrir, et il devait s'isoler pour endurer ses violents maux de tête.

Je l'ai vu diminué par cette maladie, non disponible et courbé devant cette douleur vive qui ne le lâchait presque jamais. C'était difficile à supporter et à comprendre pour moi, alors jeune enfant. Je suis certain qu'il ne le supportait pas, lui non plus. Il avait une tumeur au cerveau, qu'on disait bénigne mais qui avait le malheur de toujours revenir.

Il devait subir une effroyable opération à Montréal tous les trois ou quatre ans, si je me souviens bien. Je regardais en cachette une revue qu'il dissimulait soigneusement dans un tiroir. On pouvait y voir une image montrant comment se déroulait cette opération à crâne ouvert. Cela me bouleversait, car je ne pouvais imaginer mon père devant subir ces sévices à répétition.

Quand il revenait de l'hôpital, il avait le crâne rasé et une immense cicatrice qui lui courait sur la moitié de la tête. Il était bien pendant quelques mois, jusqu'à ce que la tumeur réussisse encore une fois à nous l'enlever.

J'ai donc eu un père présent et absent à la fois à cause de la maladie, ce qui m'a clairement affecté dans mes premières années.

Aujourd'hui, je vois beaucoup d'entre vous, les enfants, dont le père est absent pour toutes sortes de raisons. Je vous sens en attente, en colère ou en grande peine de désespoir. Je sais que les enfants ne tolèrent ni l'attente, ni les fausses promesses, ni l'abandon de leur père. Cela crée dans leur vie un vide insupportable, que j'essaie de combler par des moyens variés destinés à atténuer leurs souffrances.

Le souvenir de ma mère qui me revient le plus souvent, c'est la fois où elle m'a demandé de rentrer dans la maison alors que je jouais paisiblement dans le sable avec des petites autos au fond de la cour. Il était trop tôt pour le dîner, il faisait beau, il n'y avait aucun danger, et pourtant, elle m'a demandé de venir tout de suite.

Je suis arrivé près d'elle dans l'embrasement de la porte, elle m'a fait un câlin et m'a dit de retourner jouer en attendant le dîner. C'était juste une petite attention d'une douceur infinie à laquelle je pense encore aujourd'hui.

Rose, c'est bien sûr le nom d'une fleur. C'est un nom qui allait parfaitement à ma mère, qui était belle et fière. Elle était notre référence

forte, le pilier de la maison, notre mère adorée. Elle était aussi une femme mystérieuse, que je ne réussissais pas à décoder. Je sentais parfois une pointe de fragilité chez elle. Peut-être était-ce seulement de l'épuisement, car elle en portait gros sur ses épaules et elle n'arrêtait jamais de travailler. Elle assurait la continuité et la sécurité de la famille.

Un soir, vers sept ou huit heures, alors que nous venions de finir le rituel du chapelet en famille diffusé à la radio, ma mère a été la première à sentir une odeur de fumée. Il y avait le feu dans la dépense arrière. Mon père s'était endormi dans sa berceuse préférée. Elle a rapidement organisé une sortie de la maison en règle, même si l'incendie arrivait en force dans la cuisine, où nous étions tous réunis. C'est elle qui a dirigé la fuite, sans paniquer. On s'est tous retrouvés en sécurité le temps de le dire.

Elle nous a rassurés et nous a fait comprendre que c'était la Sainte Vierge de Notre-Dame-du-Cap qui l'avait avertie du danger et qui l'avait guidée pour notre sauvetage. Je possède encore cette petite statue, qui trônait dans la cuisine et qui a miraculeusement été épargnée par le feu. Elle n'est que légèrement courbée à cause de la chaleur.

Ma mère portait certainement des secrets et des souffrances, mais ce n'était pas le genre de personne qui en parlait. Ses amies venaient parfois à la maison, ou elles se réunissaient aux Filles d'Isabelle, une sorte d'organisme de femmes bénévoles.

Je n'ai jamais rien su de sa vie privée. J'ai pu cependant deviner des parcelles de tristesse et de résignation dans ses regards et dans ses pensées. Je suis resté sur ma faim et je ne peux pas dire que je l'ai bien connue. Je sais par contre qu'elle m'a aimé et protégé à sa façon. Comme elle avait perdu un enfant à la naissance avant ma

propre venue au monde, il se peut que j'aie joué pour elle un rôle d'enfant de remplacement.

Quand je vous vois aujourd'hui dans ce genre de situation, je peux ressentir votre détresse et votre recherche d'amour. Je peux mieux vous comprendre et vous aider à vivre votre peine et votre désarroi.

Ma grande sœur, Lise, avait cinq ans de plus que moi. Elle était plus sérieuse et probablement plus proche de ma mère. Nous n'étions que deux enfants, donc souvent complices dans le quotidien. Dans mon souvenir, elle était plus sage, et je pense, peut-être à tort, que je récoltais plus de punitions qu'elle.

Notre écart d'âge et d'autres raisons ont fait en sorte que nos cheminements ont rapidement été différents. Elle est devenue maîtresse d'école pour les petits, et moi, pédiatre. Elle est ma seule grande sœur, et encore aujourd'hui elle se soucie de moi un peu à la façon de ma mère, depuis longtemps disparue.

Mes plus beaux souvenirs d'enfance se composent entre autres de jeux dehors avec des amis dans les rues, les champs ou les parcs. L'hiver, c'était le hockey dans la rue. L'été, nous jouions aux cowboys et aux Indiens. Notre plus grand plaisir, c'était de fabriquer des arcs et des flèches et d'utiliser nos fusils à pétards.

Je n'ai pourtant aucune violence en moi. J'ai eu plusieurs assortiments d'un ou deux fusils avec la ceinture à franges en faux cuir, qui faisaient mon bonheur. C'était la mode, et nous voulions ainsi copier nos idoles, qui nous envahissaient avec l'arrivée récente de la télévision. Roy Rogers, Lone Ranger, Zorro et bien d'autres me rappellent toujours de beaux moments. Néanmoins, rien de tout cela ne nous a conduits vers la violence gratuite, comme on le pense souvent à tort aujourd'hui.

Tolérance zéro

Mon petit-fils, William, cinq ans, adore les films d'action et aime jouer avec les fusils à eau, comme nous dans le temps. Hier, sa mère m'a raconté qu'il a été interpellé à l'école pour avoir dessiné un fusil. On en a fait tout un plat d'après le principe de tolérance zéro, et il a eu ce qu'on appelle une « conséquence ». Je lui en ai parlé et il ne comprend pas trop ce qui lui arrive. Il m'a dit qu'il a vu un grand faire un dessin semblable et qu'il a fait la même chose.

Était-ce vraiment un si grand crime ? Si oui, j'en ai fait beaucoup moi-même quand j'étais petit. Autres temps, autres mœurs. Aujourd'hui, nous ne tolérons plus rien, et pourtant, la violence est à nos portes. Un grand nombre de nos voisins du Sud, les Américains, font la promotion des fusils, même d'assaut. Ils les mettent au cœur de films que tous les enfants regardent. C'est peut-être un plus grand crime. Qu'en pensent les enfants ?

C'est un peu un monde à l'envers, ne croyez-vous pas ? Notre société agit souvent en mode extrême, particulièrement avec les enfants. On oublie les nuances, et surtout, on évacue vite notre propre histoire, la nôtre et celle de nos ancêtres, comme si nous n'avions pas vécu avant. On normalise et on encadre à outrance le processus du développement humain.

On bureaucratise ainsi le développement des enfants, qui est pourtant un phénomène simple et naturel qui n'a besoin que de guidage et de motivation pour se réaliser. L'intolérance sous toutes ses formes a bien mauvais goût quand on s'adresse aux enfants.

Des ruelles animées

Je retiens de mes jeux d'enfant des parcelles de camaraderie authentique et des sentiments de petites joies simples, mais tellement importantes pour une vie saine et heureuse. J'ai d'ailleurs tenté de reproduire un peu de ces plaisirs avec notre projet de ruelles animées pour les enfants dans le quartier Hochelaga-Maisonneuve.

La ruelle adjacente à notre centre était dans un état de délabrement avancé, de sorte qu'il était imprudent d'y jouer. Nous avons décidé de la rendre accessible et sécuritaire. Avec l'aide du voisinage et de bénévoles, nous l'avons transformée en véritable terrain de jeux coloré et sans danger. Les enfants peuvent maintenant s'y amuser en toute liberté, et la seule règle concerne le respect des autres.

Je n'aurais pas d'objection à ce qu'ils jouent aux cowboys, bien que ce ne soit plus à la mode, même si l'image d'un fusil est devenue taboue et automatiquement associée à la violence.



Le rôle que jouaient les familles de mes parents compte aussi énormément parmi mes beaux souvenirs d'enfance. J'en garde des exemples de bonté et de compassion que je tente de renforcer dans ma vie de tous les jours. On se fréquentait, on s'entraidait facilement, et chacun partageait le peu qu'il avait, surtout dans les moments difficiles.

Du côté de mon père, chez les Julien, c'était toujours plus sobre et intime. Les fêtes de famille se terminaient moins tard, mais l'intensité était forte. Les adultes discutaient dans la cuisine et au salon dans une atmosphère de grande confiance. Les enfants étaient les bienvenus partout. Ils pouvaient jouer ensemble, participer aux conversations des adultes ou flâner ici et là. Ils avaient toute leur place.

Souvent, un adulte s'intéressait aux enfants et s'incluait dans leurs jeux. Mon oncle Hygin – quel drôle de nom, se disait-on entre nous – était celui qui préférait être avec les enfants plutôt qu'avec les adultes. Cela me ressemble d'ailleurs beaucoup aujourd'hui. Il prenait un réel plaisir à bavarder avec nous, à nous faire rire et à nous expliquer des choses avec simplicité et enthousiasme.

Il a été bijoutier, photographe, vendeur d'autos et il a fait bien d'autres métiers encore. Il n'hésitait pas à partager ses passions et ses habiletés. Il m'a d'ailleurs pris comme apprenti dans ses boutiques et ses studios. J'étais plutôt timide quand j'étais enfant, mais avec lui il n'y avait pas de gêne, rien que du plaisir à apprendre grâce à son mentorat, qui venait satisfaire ma curiosité.

J'ai appris plein de choses avec lui : comment fonctionnent les montres, comment nettoyer les bijoux, le travail de photographie en chambre noire et même comment faire de la barbe à papa. Contrairement aux autres adultes, il me laissait prendre des initiatives, faire des expériences et il suscitait mon désir d'entreprendre.





Parler aux enfants, je le fais chaque jour. Cela fait partie de mon travail et de mon plaisir.

Porter la parole des enfants, c'est la réalisation d'un des droits de tout enfant, celui d'être écouté et respecté.

Écrire pour les enfants, cela ne m'était pas encore passé par la tête, jusqu'à ce qu'on me le demande un soir entre Noël et le jour de l'An, en 2013.

Deux fillettes sont venues me rencontrer. « Gilles, m'a dit l'aînée, tu écris des livres sur les enfants pour les adultes, mais pourquoi n'écris-tu pas un livre pour les enfants ? Nous aussi on aimerait savoir ce que tu penses de nous, comprendre pourquoi tu travailles avec les enfants. »

Voici donc un premier essai qui s'adresse à vous, les enfants du monde.

Peut-être qu'il vous permettra d'expliquer mieux que moi aux adultes ce que je fais pour vous, et pourquoi je le ferai toujours tant que j'en serai capable. Peut-être aussi pourriez-vous leur dire à quel point votre parole est importante quand on sait l'écouter attentivement.



GILLES JULIEN, pédiatre social, exerce à Montréal auprès de gens des quartiers appauvris et des milieux multi-culturels. Sa pratique est basée sur le soutien aux enfants vulnérables et sur le développement de moyens qui leur permettront de mieux vivre, de garder espoir et de se définir une trajectoire saine. Le Dr Julien est fondateur et président de la Fondation du Dr Julien et de ses deux centres de pédiatrie sociale en communauté, à Hochelaga-Maisonneuve et à Côte-des-Neiges.

www.fondationdrjulien.org

PHILIPPE BÉHA, illustrateur depuis plus de trente-cinq ans, contribue à enrichir l'ouvrage par de magnifiques œuvres originales.